**Extraits du livre la source du diable :**

**Chapitre 1**

L’autorail bringuebalait au fond des gorges taillées dans le granit. Rude et austère, le paysage, en son lent déploiement vertical, était grandiose et inquiétant.

      Je le voyais mais ne le regardais pas, plongé que j’étais dans mes pensées. Oui songeur, et non  à demi ensommeillé comme mon front entre les mains pouvait le laisser croire aux autres voyageurs. Assez nombreux, la plupart occupés à bavarder, quelques autres à somnoler. Indifférents à la grandeur du spectacle. Sans doute des habitués de cette ligne secondaire, qui connaissaient chaque tunnel, chaque courbe, chaque déclivité, chaque ahanement du tortillard lorsque la pente se fait plus raide.

Deux gares plus tôt, mon entrée dans le wagon avait suspendu les conversations, fait se retourner des visages curieux, parfois discrètement inquiets et pour quelques-uns franchement  hostiles - et pour ça je pouvais faire confiance à mon sixième sens. Avec mes cheveux longs, mon manteau de citadin et mon volumineux sac à dos je ne pouvais qu’attirer les regards. Jeune – et dans "la force de l’âge" devaient-ils se dire – je détonnais au milieu de ces gens dont tout indiquait, les façons, les voix sans retenue, les vêtements et le béret, qu’ils étaient gens de la terre et de la région. De retour probablement du marché hebdomadaire de Chamborigaud.

Et lui, devaient-ils penser, d’où arrive-t-il ? Quelqu’un le connaissait-il ? Encore un de ces hippies qui depuis quelque trois ou quatre ans traînent par le pays, qui n’ont rien d’autre à faire qu’à fumer des joints ou jouer de la guitare.

Mais je n’avais pas de guitare. Tout juste un sac à dos  encombrant, qui me faisait  ressembler à l’un de ces touristes qui chaque été devaient leur demander l’autorisation de planter la tente dans leur pré.

Seulement on n’était pas en été. On était au début de l’hiver, et il était précoce cette année-là, voici plus de quinze ans. La neige avait dû déjà tomber, pas dans le fond de la vallée encaissée mais là-haut sur le plateau et sur les sommets. Là où la plupart des voyageurs s’en retournaient.

Les tunnels se sont faits de plus en plus nombreux et la corne d’avertissement en retentissant à chacune de leur entrée semblait se lancer à leur poursuite. La voie s’enfonçait au cœur de la montagne tout en prenant insensiblement de l’altitude.

Aux pins noirs ont bientôt succédé les épicéas. On les devinait couronnant les sommets qui se rapprochaient. Même s’il n’était pas encore caché derrière les nuages, le soleil peu à peu se voilait tandis que le ciel virait au blanc. L’influence méditerranéenne s’essoufflait sous la pression du régime atlantique. Là-haut le froid devait être particulièrement vif.

D’ailleurs, à peine perceptibles mais bien réels sitôt qu’on les remarquait, quelques flocons égarés voletaient dans l’air comme s’ils hésitaient à se poser. Ils dérivaient au gré de l’avancée de l’autorail. Signe avant-coureur de ce qui attendait le convoi plus haut.

Toutefois cela n’émouvait pas grand monde dans la voiture. Rien que de très habituel pour eux sans doute. Moi non plus je n’avais pas réagi, du moins jusqu’au moment où quelques flocons sont venus s’étoiler sur la vitre, tout près de ma joue et de mon front appuyés contre le verre froid, auréolé d’un mince halo de buée. J’ai redressé la tête, mis ma main en visière pour mieux observer à l’extérieur. Perdu dans ma contemplation je ne bougeais pas, même si je sentais dans mon dos le regard malveillant de deux vieilles femmes installées au fond du wagon.

Les flocons se sont faits plus serrés, enrobant les lointains d’un voile brumeux. Sur la droite une route se devinait, qui se livrait à un capricieux jeu d’approches et d’esquives avec le train. Les rares véhicules dehors ce jour-là s’éloignaient puis réapparaissaient au gré des virages et des boqueteaux de plus en plus fréquents. Ici et là à peine une 2CV, une 403, une Ami 6, plus rarement encore une vieille bétaillère. Perdues dans l’indéfini d’un paysage sans repères, elles semblaient errer comme des fantômes.

[...]

**Chapitre 8**

[…] Col de la Font du Diable, 1221 m », indiquait le panneau. Il était temps. Le moteur de ma vieille 4L commençait à chauffer après les dix-huit kilomètres de lacets en pente raide.  Plus que deux ou trois minutes et j’arriverais à l’embranchement si les informations de l’office du tourisme étaient exactes.

Effectivement un nouveau panneau, publicitaire cette fois-ci, est bientôt devenu lisible :

« Chez Bérangère,  chambres et table d’hôtes, 3 km ». C’est là que j’avais réservé pour une semaine. Une flèche m’a invité à prendre à gauche, puis à suivre le balisage.

La route sinuait en surplomb d’une vaste cuvette où terres labourées, pâturages et prairies alternaient avec les zones de reboisement, plantées surtout d’épicéas. Les rares feuillus, hêtres, bouleaux et frênes, avaient pris leurs teintes automnales. A l’exception d’un hameau vers le fond de l’horizon, il n’y avait aucune ferme. A moins qu’elles ne fussent dissimulées derrière les rideaux d’arbres ou quelque déclivité du terrain.

Comme celle sur laquelle je venais de m’engager, pour prendre un chemin large et carrossable qui descendait à flanc d’une falaise calcaire de faible hauteur. Pendant un bon kilomètre, la voiture a longé un paysage semi-désertique, fait d’éboulis et d’entablements rocheux entre lesquels ne poussaient que quelques chardons et plantes épineuses, caractéristiques des petits causses.

  Rien. J’avais beau fouiller dans mes souvenirs les plus lointains, cela ne me rappelait rien de particulier. Sauf peut-être cette plaine que je pouvais imaginer l’hiver enfouie sous la neige et les brouillards givrants.

J’ai senti monter un malaise, léger d’abord, plus tenace bientôt : était-ce vraiment une bonne idée que j’avais eue de revenir ici, après ces quinze ans passés là-bas, loin ? Et si je m’étais trompé ? Si tous les signes avaient été faux ? Si j’avais tout plaqué pour rien ? Pourtant la force de l’apparition ne laissait aucun doute. Quand elle  avait surgi  dans la chaleur tropicale et qu’elle m’avait assailli, j’avais su  aussitôt.

Sans compter l'autre signe , dès mon retour en France l’encart publicitaire pour la maison d’hôte qui s’étalait sur la page du journal et qui m’avait sauté aux yeux. Impossible que ce fût une simple coïncidence. Impossible  puisqu’elle était située à « La Garde-Montbel », le hameau dont je n’avais pas oublié le nom. A l’évidence,  un appel, une manière de me montrer à nouveau le chemin, de me confirmer que j’étais dans le vrai, même si tout cela me restait obscur.

Qu’est-ce qui m’attendait ? Qu’allais-je retrouver après tout ce temps passé ? Le pays, avec l’ouverture au tourisme vert, avait dû beaucoup changer comme l’indiquait déjà l’existence de cet hébergement. Je devais être confiant.

  A défaut il resterait  quelques personnes avec qui je pourrais parler, qui me donneraient des précisions, qui me permettraient de compléter ou de corriger ce que mon imagination avait échafaudé. Et puis pourquoi n’habiterait-elle pas encore là Clémence ? Je pourrais la rencontrer, faire sa connaissance, qui sait, devenir proche d’elle, très proche ? Qu’est-ce qui s’y opposerait ? Le mieux serait de me présenter en client intéressé par ses créations, désireux de lui acheter une pièce. Parce qu’il n’y avait aucune raison pour qu’elle ait cessé son travail de céramiste et de sculpteur. En même temps rien n’était sûr ; elle pouvait ne plus être là, avoir quitté définitivement le pays ou tout simplement l’été fini être redescendue dans la plaine.

Le sort en déciderait ; les dés étaient jetés depuis longtemps, j’en étais convaincu. Si l’homme désire et propose, il ne dispose pas, gouverné qu’il est par des forces inconnues.

C’est au détour d’un virage que j’ai entrevue la grosse bâtisse avec ses deux étages. Silhouette massive, fugitivement surgie dans la déchirure d’un rideau de frênes. J’ai senti mon cœur accélérer. Quand le chemin s’est aplani elle s'est dessinée : grande, haute, en belle pierre taillée. C’était elle. Impossible de ne pas la reconnaître. Je ne m’étais pas trompé ; j’étais revenu sur les lieux.

Etrange scansion du temps, brusquement ramassé sur lui-même ; comme quinze ans plus tôt la maison semblait s’avancer vers moi pour m’accueillir.  Un signe de plus, un bon signe.

Deux ou trois cents mètres plus loin, au sortir d’un ultime virage, c’est une ferme basse suivie d’une autre dans l’enfilade qu’a longé le chemin, avant de déboucher sur une douzaine de bâtisses masquées jusque-là par les contreforts calcaires auxquels elles s’adossaient, et qui semblaient former le cœur du hameau. Curieux, je n’en gardais aucun souvenir. Je n’avais jamais vu ces maisons. N’avais jamais emprunté les ruelles.

J’ai roulé lentement guettant un panneau qui signalerait la présence ou la direction du gîte, ou quelqu’un auprès de qui m’informer.

  C’est bien La Garde-Montbel ici ? ai-je demandé à l’homme qui sortait de la cour, au volant d’un tracteur.  Bérangère, la maison d’hôte, vous pouvez me dire ?

   - Là-bas, à l’extérieur du village, la ferme haute qu'on aperçoit à gauche. Vous pouvez pas vous tromper.

     La grande bâtisse ! La maison ! Transformée en gîte avec chambres et table d’hôtes ! Là que j’avais réservé ! Encore un hasard, et quel hasard ! J’allais donc retrouver la cour, la grande salle, qui sait la chambre du haut, être accueilli chez elle, chez Clémence !

Mais mon excitation et ma joie sont vite retombées quand j’ai songé que c’était « Chez Bérangère » que j’avais réservé. La maison  avait changé de mains. Normal, depuis le temps.  Elle avait dû vendre et aller s’installer ailleurs, à Marseille peut-être. Tant de neige avait eu le temps de fondre. Moi le premier n’avais-je pas bourlingué, tout quitté ? Pourquoi pas les autres ? Le spectre de l’erreur est revenu.

.

